


# CONCOURS DE LA MEILLEURE NOUVELLE

Cette année encore, le flash informatique avait invité les étudiants et le personnel des universités et écoles polytechniques suisses à participer au concours de la meilleure nouvelle. Peu nombreuses ont été les contributions, mais heureusement, elles étaient dans l'ensemble de bonne qualité. La nouvelle **Denrée périssable** a valu à son auteur **Adrien Bürki** le premier prix d'une valeur de frs. 1000.- offert par la librairie Ellipse de Genève  remis lors de la rencontre-débat **les logiciels libres** à l'EPFL qui a eu lieu le 12 juin dernier.



Le jury a retenu en plus du texte gagnant, deux autres nouvelles que vous pourrez lire sur le Web à l'adresse: <http://sic.epfl.ch/publications/FI01/fi-sp-01/>; ce sont:

**Pingouins sur banquise**, Aymar

**Le Pingouin**, GNU Generation

Le jury remercie les participants au concours et espère que les auteurs potentiels se mobiliseront encore plus nombreux l'année prochaine.

**Les membres du Jury**



# DENRÉE PÉRISSABLE

PAR ADRIEN BÜRKI, ÉTUDIANT EN LETTRES, UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

« *Il faut être absolument moderne* »

Arthur Rimbaud

**ET** puis il l'aperçut, tournant le coin de la rue à la suite du criant caddie de supermarché qu'il poussait, comme chaque jour encombré de l'immense carton mal ficelé qui laissait entrevoir son contenu, le reflet sur la grise vitre bombée. Le clochard, le bras gauche caché sous la doublure de son manteau, laissait pendre à son côté la manche inutile. La première fois qu'il l'avait vu, à ce même carrefour, Adrien l'avait pris pour un manchot, et n'avait pu réprimer un sourire intérieur en constatant la démarche nerveuse du bonhomme, balançant le buste alternativement de gauche et de droite à chaque pas, les pointes des pieds écartées, qui l'apparentait irrésistiblement à un grand oiseau glissant maladroitement sur le verglas, à un pingouin.

Adrien s'avança alors, et le clochard vit venir à lui un homme jeune et chiquement vêtu qui pouvait être tout aussi bien cadre supérieur, employé de banque, publicitaire, ou alors autre chose, comment eût-il pu deviner? Comme les deux jours précédents, l'individu déposa dans le bol son obole, puis demeura sur place, immobile. Le mendiant attendit lui aussi, les yeux baissés, puis voyant que l'autre ne s'en allait pas, ébaucha de la tête un remerciement; vain: l'homme encravaté ne bougea pas. Le vieux finit par jeter un regard au visage perché haut au-dessus de lui, qui était maintenant tourné vers le gros carton entrouvert.

- On peut savoir ce que vous voulez?
- C'est un ordinateur que vous avez là, n'est-ce pas?
- Tout juste.
- Un bel ordinateur...
- L'est pas à vendre.
- Je ne veux pas l'acheter. Mais j'avoue ma curiosité: je voudrais savoir...

- ... ce que fabrique un vieux clodo avec une bécanne hyper-moderne, hein?
- Le type acquiesça en silence.
- C'est pour ça, hein, l'aumône?! Un marché: une pièce contre une histoire. Vous aimez ça, les histoires de pauvres?
- Adrien se pencha vers l'haleine avinée.
- Ce qui me fascine, me passionne, c'est la déchéance. Savoir comment on devient ce que vous êtes. Je suis écrivain.
- Vous avez de drôles de passions, monsieur l'Écrivain. Bah! Vous l'aurez, votre histoire, rassurez-vous! Je ne sais pas si elle est à votre goût, ni si elle est croyable ou incroyable; peu importe: elle est la mienne.

Vous connaissez ce magasin, Morby Electronique, près de la place Maurice? C'est vrai qu'on ne le remarque guère, il donne sur une ruelle peu fréquentée. Je l'ai découvert par hasard, un jour où j'étais jeune, plus jeune que vous, et promis à un riche avenir. Or j'étais à la recherche d'un ordinateur performant; j'y suis entré.

C'était une boutique exiguë, qui avait dû auparavant être une sorte de cave, car les murs étaient faits de pierres apparentes. Mais là s'arrêtait le côté vieillot de l'endroit: car partout, sur des étagères, des présentoirs, s'offrait au regard tout le dernier cri de l'informatique, un appareillage complet et flambant neuf, miroitant.

- Vous allez trouver votre bonheur, prononça une voix derrière moi, sans que je pusse discerner s'il s'agissait d'une question ou d'une affirmation péremptoire.

Je me suis retourné: c'était le vendeur. Un homme banal, quelconque, prématurément vieilli, qui a su me conseiller le matériel adéquat pour mon usage personnel. Bien sûr, jeune comme j'étais, j'ai insisté pour obtenir ce qui se faisait de plus moderne. Alors, d'une voix malicieuse, il m'a lancé cette sentence: « Mais aujourd'hui, un ordi-

nateur est démodé dès qu'on a franchi avec lui la porte du magasin! » Nous avons ri de cette boutade, échangé quelques mots, puis je l'ai payé en espèces, et j'ai emporté mon ordinateur chez moi.

L'installation fonctionnait à merveille. Fier de ma nouvelle acquisition, j'ai invité mes amis et mes collègues à venir admirer l'engin et ses insoupçon-



nables capacités. Certains faisaient mine de s'extasier, d'autres posaient des questions techniques, mais il me semblait

que, s'ils s'amusaient de mon naïf enthousiasme, ils ne partageaient pas pour autant ma conviction de bénéficier des attraits de la plus récente modernité. Déjà on me suggérait des extensions, des cartes graphiques et d'autres options dont je feignais alors d'avoir envisagé l'achat. Mais intérieurement je savais que ce que j'avais me suffisait amplement et que je ne succomberais pas aux sirènes technologiques.

J'ai tenu trois bonnes semaines.

Quand je suis retourné à Morby Electronique, le vendeur m'a reconnu et m'a salué d'un air entendu.

– Alors? Qu'est-ce qu'il vous faut de plus, jeune homme?

Résultat, je suis ressorti du magasin muni de toutes sortes d'accessoires garantis extrêmement utiles pour une utilisation optimale. En refermant la porte, faisant retentir la clochette, j'ai repensé en souriant à la maxime du vendeur, décidément terriblement vraie.

Ensuite, la vie a continué normalement, entre mon travail et mes amis; à deux ou trois reprises j'ai complété mon lot d'options à la boutique d'informatique. Mon appartement vrombissait comme un réacteur d'avion, ma chambre s'encombrait de câbles et de voyants verts et de bruits exotiques.

C'est à peu près à ce moment que j'ai remarqué que le regard de mes collègues commençait imperceptiblement à changer, celui des femmes surtout, comme si elles évitaient de me regarder. Des amis, avec un tact maladroit, s'enquerraient de ma

santé, m'assuraient de leur discrétion totale si j'avais quelque confiance à leur faire. Mais les seuls problèmes qui me travaillaient étaient des problèmes financiers: je n'occupais alors dans l'entreprise qu'une place subalterne, assurément provisoire, mais mon salaire actuel suffisait tout juste à couvrir mes dépenses de disques durs, de moniteurs grand format, de choses, de trucs et de machins à puces. Peut-être après tout avaient-ils raison: ces derniers temps, obnubilé par mon ordinateur, j'avais passablement négligé de prendre soin de moi-même. J'ai passé ma main sur mon menton: cela râpait.

Rasé de frais et chaudement douché, je me suis examiné avec satisfaction dans la glace embuée. Et c'est là que je l'ai découvert.

– Qui ça? demanda Adrien.

Fatigué d'être debout, il s'était assis auprès du vieillard, et regardait dans la même direction que lui, de l'autre côté de la rue.

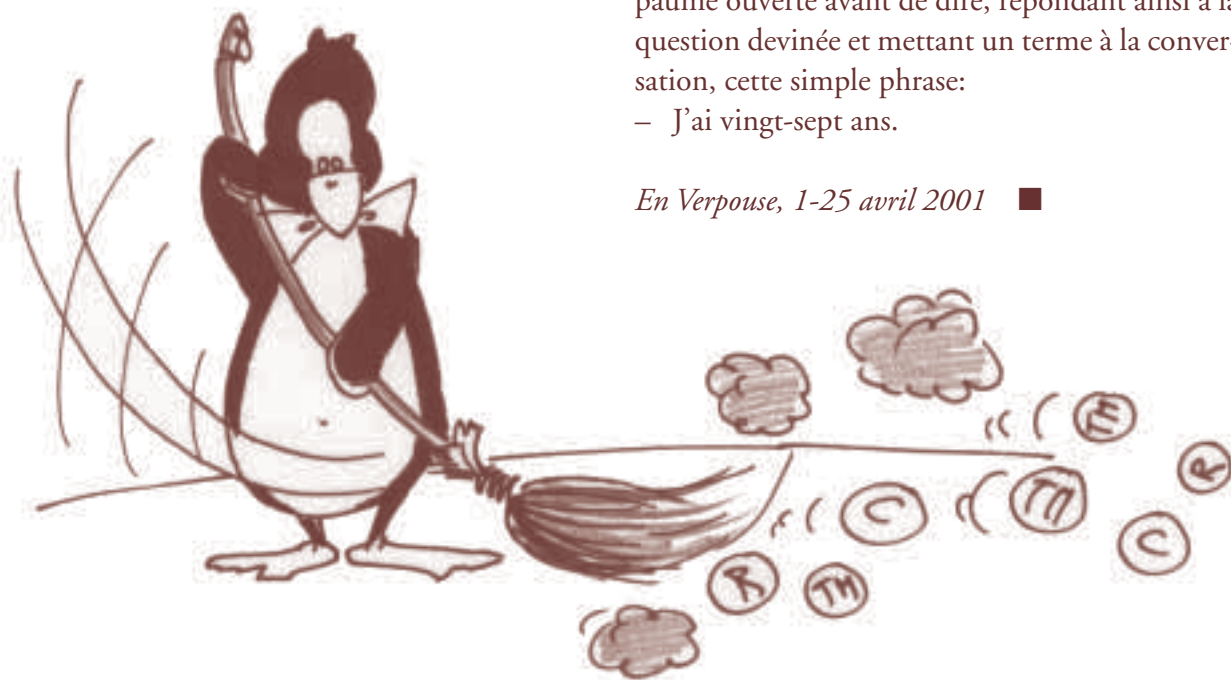
Les passants passaient sans leur prêter attention. L'écrivain ne pouvait discerner clairement les visages des gens, trop haut au-dessus de lui; le défilé incessant de pieds et de jambes, voilà tout ce qu'il pouvait distinguer. Il reporta les yeux sur le clochard; de profil, son nez pointu et rougi semblait le bec d'un quelconque palmipède, un pingouin ou un toucan. Mais le toucan n'est pas un palmipède, ou bien? Il éluda la question, car son compagnon avait déjà répondu:

– Le premier cheveu blanc. Vous pensez si je l'ai arraché! Et puis je n'y ai plus pensé. A quoi bon me faire du souci alors que mes amis s'en faisaient pour moi! Enfin, seulement ceux qui me restaient fidèles, car certains se sont peu à peu détachés de moi. Mais les autres paraissaient pleins de sollicitude, m'invitaient à dîner chez eux, retenaient la porte de l'ascenseur, se proposaient d'aller me chercher un café. J'étais naturellement gêné d'être l'objet de ces prévenances, mais aussi soulagé, car je me sentais alors souvent fatigué - le manque de sommeil, pensais-je - et j'étais content d'éviter d'avoir à gravir une longue rampe d'escalier ou à passer des heures dans un grand magasin à pousser un charriot.

J'ai pris une semaine de vacances, qui m'a permis de me reposer chez moi et d'évacuer les soucis du travail. J'en ai profité pour ajouter à mon ordinateur deux ou trois logiciels indispensables - le vendeur m'a cligné de l'œil en me répétant sa désormais fameuse phrase « Un ordinateur est démodé dès qu'on... », mais je suis parti avant d'entendre la fin de cette blague pour moi éculée. Mais le dimanche soir, après un long bain brûlant - goût que je n'avais que depuis peu - j'ai commis l'erreur de me scruter scrupuleusement dans le miroir, et j'y ai vu que mon congé ne m'avait pas - bien au contraire! - été profitable: j'avais le front strié de lignes de souci, et au coin des yeux l'ébauche d'un réseau de ridules finissant au bas de mes tempes. Il fallait sur-le-champ que je cesse de me négliger à ce point, sous peine de risquer, qu'en savais-je à ce moment! une dépression nerveuse, ou quelque chose dans ce genre-là.

Sur mon bureau m'attendait une convocation chez mon patron. Restructurations... Regrettable situation... Votre profil ne... Bref, viré, sans le sou, épuisé, l'ombre de moi-même, la fin de l'histoire s'impose tout naturellement.

- D'accord, dit Adrien, mais je ne comprends pas: cette histoire doit dater au moins de quarante ou cinquante ans, tandis que les ordinateurs...
- Oh, ça suffit maintenant! J'ai eu mon franc, vous avez eu votre récit, nous sommes quittes!



Il se tut, et l'écrivain de son côté. Ni l'un ni l'autre n'osaient se lever et partir, retenus tous les deux par un fil invisible. Et finalement le vieux reprit:

- Un mois plus tard, criblé de dettes et de douleurs, voûté, méconnaissable, je me suis rendu au magasin d'informatique. Le vendeur a eu en me voyant un sourire triste. « Il faut que je vous dise la vérité, m'a-t-il dit. Ma petite plaisanterie, vous vous souvenez? eh bien ce n'est pas vraiment, et même pas du tout une plaisanterie: lorsque vous quittez mon magasin, votre ordinateur était certes démodé, mais ce n'était pas lui qui devenait subitement archaïque, comme on aurait pu le croire, par rapport à vous et à votre présent; au contraire, c'était le présent, incluant l'ordinateur, qui reculait d'un coup dans le passé, vous laissant à chaque achat un peu plus vieux. Je suis désolé, mais je n'y peux rien; le monde est ainsi fait. »

Les yeux bleus du vieillard luisaient de larmes lorsqu'il tourna son visage flétri vers celui de son interlocuteur. Leur éclat éteint le suppliait de s'en aller.

Adrien se leva sans oser poser la question qui le dévorait. Il tendit la main au clochard pour qu'il la serre, mais le vieux, sans cesser de fixer son regard sur celui de l'écrivain, farfouilla dans son récipient et en retira une pièce qu'il déposa dans la paume ouverte avant de dire, répondant ainsi à la question devinée et mettant un terme à la conversation, cette simple phrase:

- J'ai vingt-sept ans.

*En Verpouse, 1-25 avril 2001* ■